

tellement émue qu'il ne pouvait dire un mot, et nous regardait comme un rêve.

—Et Louise, faisait-il, Louise!... Louise!

—Ah! oui, Louise! dit M. Picot en riant; il faut aussi qu'elle consente!

Et ouvrant la porte à côté, il cria:

—Louise, est-ce qu'on peut entrer?... Est-ce qu'il est temps?

—Oui, entrez! répondit une voix faible.

George se précipita dans la chambre. Nous le suivîmes. Il était déjà aux pieds de Louise, assise, bien faible et pâle, dans un grand fauteuil, et vêtue de cette même petite robe bleue qu'elle portait le jour de la voiture de regain. La pauvre enfant avait voulu revêtir cette robe, qui lui rappelait son premier souvenir d'amour, et Mme Jacques Rantzau elle-même la lui avait mise. Elle tenait dans ses petites mains blanches la grosse tête crépue de George; elle avait les yeux fermés, et deux larmes brillantes coulaient sur ses joues pâles. Je n'ai jamais eu l'idée d'un bonheur pareil. George sanglotait tout bas; il poussait de petits cris comme un enfant. Sa mère, debout derrière le fauteuil de Louise, pleurait les mains sur sa figure; la pauvre femme, après tant d'années de servitude, avait aussi un jour de bonheur.

A la fin, George se leva, la figure inondée de larmes, et ils s'embrassèrent longtemps.

M. Picot et moi, debout à côté d'eux, recueillis, nous rappelant tous les deux des joies semblable dans le lointain de la vie; de ces joies qui ressemblent, au milieu des douleurs sans fin de l'existence, des chagrins des inquiétudes, à ces étoiles brillantes qu'on voit toujours luire derrière les nuages; les nuages passent, sombres, tristes, ils vont, ils viennent, et l'on se dit: —L'étoile est là... toujours là! —Aux moments les plus sombres, elle reparait éclatante et limpide. Ainsi de l'amour et de son souvenir!...

Ai-je besoin maintenant de vous raconter le reste: le rétablissement de Louise, l'apposition de nouvelles affiches, les publications au prône et la célébration du mariage? Ai-je besoin de vous peindre le père Florence, son gros bouquet à la boutonnière, jouant et chantant aux orgues avec un enthousiasme extraordinaire? Et puis la grande table de noce, magnifiquement servie, entourée de joyeuses figures riant, buvant, au milieu du cliquetis des verres et des bouteilles, pendant que la troupe des bohémiens, dans la salle voisine, exécutait des airs, tour à tour attendrissants et joyeux? Non! toutes ces choses sont connues; qu'est-ce qui n'a pas assisté à quelque noce, s'il n'a pas eu le bonheur d'en célébrer une pour son propre compte.

Je ne parlerai donc pas de cela, ni du bonheur de George et de Louise dans cette occasion mémorable.

Ils ne voulurent pas rester dans la maison de M. Jean, et s'établirent dès le lendemain dans une jolie maisonnette au bout du village, le petit jardin derrière, sur la Sarre. Cette demeure un peu retirée, avec ses persiennes vertes et son balcon, au bord de la rivière, leur plaisait mieux; et puis George ne voulait pas chasser son beau-père de sa vieille maison, cela lui paraissait injuste.

C'est donc là qu'ils s'établirent.

George, heureux, redevint très-bon; il rétablit dans leurs

places tous les bûcherons, les ségares et les schlitteurs qu'il avait renvoyés.—Il ôta ses gros souliers ferrés, son grand feutre râpé, ses vieilles guenilles, et s'habilla d'une façon coussue, selon les usages du pays et le goût de Louise.

Tous les jeudis j'étais invité chez eux, et je jouais sur le bon piano de Paris, qu'on avait transporté là, des airs d'*Obéron*, de la *Dame Blanche*, ou de *Robin des bois*, qui nous aidaient à passer les après-midi de l'hiver. Louise et George chantaient; moi je les accompagnais dans la joie de mon âme; nous ne trouvions jamais le temps trop long.

Toutes ces choses sont naturelles, je pourrais me dispenser de les dire. Mais ce que je ne veux pas oublier, et qui vous paraîtra bien extraordinaire, c'est que les deux vieux étant revenus dans leurs maisons, quinze jours ou trois semaines après le mariage, ne s'aimèrent pas plus et ne se firent pas meilleure mine qu'avant.

Ils vieillirent vite! Ils perdirent leur influence! Tout s'en allait vers les jeunes gens, qui devaient succéder à tous les biens; c'est là, sur la Sarre, que se portaient toutes les affaires; c'est là qu'on allait emprunter, qu'on payait les rentes, les fermages, qu'on proposait l'achat des coupes; enfin la vie se retirait des anciens et se portait vers la jeunesse: chose éternelle! La mère de George était souvent avec ses enfants; elle commençait à jouir d'une petite part de bonheur; d'autant plus que M. Jacques se plaisait dans la solitude, et qu'il avait même donné sa démission de maire, pour être seul.

Au milieu de tout cela, vers la fin de l'automne suivant, brilla tout à coup un rayon de soleil pour ces deux vieux rois détronés; car c'est comme cela que je les ai toujours regardés, ces Rantzau! C'est comme cela que je me suis toujours figuré les Clovis, les Childéric, les Childébert, dont nous sommes chargés d'enseigner la belle histoire aux enfants: —Toi pour moi, rien pour les autres! —Voilà le fond de leur justice!... Quelquefois, mais rarement, ils laissaient une petite part à saint Christophe ou à saint Magloire, qui leur donnait l'absolution de leurs crimes, lorsque la colique venait à les prendre, et qu'ils voyaient reluire de loin les flammes de l'enfer!

Ces deux vieux monarches déchus apprirent qu'un descendant mâle venait de leur maître sur la Sarre; ils tressaillirent de joie, mais sans quitter leur palais pour aller le voir; ils avaient peur de se rencontrer là-bas! Il fallut donc que la vieille sage-femme Ména leur portât ce successeur de la bonne race.

Il paraît que la figure de ce nouveau Rantzau leur plut, car depuis ce moment tous les deux se le disputèrent; il se firent la guerre d'une nouvelle façon: le petit Jean-Jacques, comme on l'avait nommé, devait rester autant chez l'un que chez l'autre; et tant qu'il était chez l'un, l'autre l'attendait avec impatience, regardant derrière ses rideaux. Et pour l'avoir un peu plus longtemps, chacun d'eux se procurait tout ce qui pouvait lui plaire; ils avaient dans leurs armoires un magasin de bibés, de jouets et de confitures! De sorte que Jean-Jacques, avant de savoir parler, était déjà leur maître, et que ces deux vieux orgueilleux se mettaient à quatre pattes pour le faire rire, et galopaient dans la chambre le bambin sur le dos.

C'est ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Quand Jean-Jacques poussait un cri, sans savoir encore lui-même ce qu'il voulait, tous les domestiques du grand-père